Document generated on 08/06/2025 7:10 a.m.

Québec français

# *Les dimanches sont mortels* ou l'effritement de la famille

Aurélien Boivin

Number 115, Fall 1999

Valeurs et représentations sociales

URI: https://id.erudit.org/iderudit/56166ac

See table of contents

Publisher(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (print)
1923-5119 (digital)

Explore this journal

Cite this review

Boivin, A. (1999). Review of [*Les dimanches sont mortels* ou l'effritement de la famille]. *Québec français*, (115), 89–91.

Tous droits réservés © Les Publications Québec français, 1999

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

# *Les dimanches sont mortels*

## ou l'effritement de la famille

PAR AURÉLIEN BOIVIN

*Les dimanches sont mortels* raconte la petite histoire d'une famille aisée d'un quartier huppé de Montréal confrontée au terrible problème de l'alcoolisme. Ce dimanche-là, le dernier de l'année, Mathilde, la fille cadette de la famille Dalpé, se rend, comme tous les autres dimanches de l'année, au chevet de son père pour prendre soin de lui, tout en accordant à sa mère quelques heures de repos bien méritées. Convaincue que son père est responsable de toutes les difficultés, de tous les malheurs de la famille, depuis qu'il s'adonne à son vice, Mathilde décide d'en finir une bonne fois pour toutes avec son père en le gavant jusqu'à la mort.

### De quoi s'agit-il ?

Première œuvre d'imagination de Francine D'Amour, *Les dimanches sont mortels* [1], roman publié en 1987 chez Guérin littérature, eut l'effet d'une bombe dans les milieux littéraires. Des critiques de grande renommée, tels Réginald Martel et Jean Éthier-Blais, sont unanimes pour louer la qualité de cette œuvre. Le premier signale que « Mme D'Amour entre en littérature en sachant déjà écrire, ce qui n'est pas donné à tous » [2] ; le jugement de l'autre est à l'avenant : « Livre étonnant par l'écriture, la perspicacité, une étrange poésie, la mélancolie profonde, l'ironie. Et surtout par l'originalité du ton. Poids lourd à porter qu'un premier livre de cette qualité » [3]. Cette œuvre d'une incontestable lucidité mérite à son auteure le Grand Prix littéraire Guérin 1987 et le prix Molson de l'Académie des lettres du Québec, en 1988. Le roman est réédité aux éditions Le Félin à Paris, en 1991, dans une version revue et corrigée, et, en 1994, dans la collection « Typo ».

### Le titre

Le titre, *Les dimanches sont mortels*, traduit bien l'ennui mortel qui marque le déroulement des dimanches chez les Dalpé, depuis la maladie du père. D'un dimanche à l'autre, depuis plus de vingt ans, la mère et ses deux filles assistent, à l'heure de l'apéritif, à la déchéance et à l'éclatement de la famille aux prises avec la platitude de l'existence, le désespoir et l'impuissance de mettre un terme au « culte des dimanches qui se perpétue » (p. 17). « Des années et des années vouées à la survie de ce petit enfer familial » (p. 21), note le narrateur de cette histoire réaliste.

### Le temps (la durée)

Le récit premier se déroule sur tout au plus onze heures, de midi à 23 heures, le dimanche 30 décembre 1984, un dimanche froid, maussade, l'un des pires de l'année. Par analepses, le narrateur évoque aussi des événements qui se sont déroulés l'année précédente. Des indices nous permettent de situer le récit principal en 1984. Pourquoi ? D'abord parce que Noël, cette année-là, de préciser le narrateur, s'est déroulé un mardi (p. 157). De plus, quand elle arrive chez son père, ce dimanche-là, Mathilde trouve une lettre de Marie-Paule, datée du lundi 12 mars, qui tombe justement un lundi en 1984. Ensuite parce qu'elle s'est procuré le dernier album de *Tears for Fears* (p. 53), lancé à l'automne 1984, quelques mois avant le match de hockey qui oppose un dimanche, en matinée, les Canadiens de Montréal aux hockeyeurs russes, au Forum de Montréal, match évoqué au début du roman (p. 26). Pour la jeune femme, ce « dimanche en trop » n'est qu'« une parenthèse inutile entre Noël et le Jour de l'An » (p. 125).

### L'espace (le décor)

Le roman a essentiellement pour cadre la ville de Montréal, si on fait exception de quelques jours de vacances passés sur la côte est américaine, plus précisément à Wells, dans une vieille maison de bois de couleur verte qu'un avocat bostonien avait louée à la petite famille pendant des années. Plusieurs chapitres se déroulent dans la maison du couple Dalpé, rue Oxford, dans le quartier riche de Notre-Dame-de-Grâce. Une partie du chapitre 4 (« Quatorze heures ») se passe dans l'appartement « sombre et mal chauffé » (p. 65), selon Charles Dal-

pé, de Marie-Paule et de Jean-Louis. Un autre se passe dans celui de Mathilde, sur la rive sud de Montréal. Sont évoqués encore un voyage en Floride de la mère, celui de Charles en France, celui de Marie-Paule et de Jean-Louis à Cuba et celui de Mathilde à New York...

### La structure

*Les dimanches sont mortels* comporte huit parties dont chaque titre rappelle une heure précise entre midi et vingt-trois heures de ce dimanche fatidique du 30 décembre 1984, le dernier dimanche dans la vie de Charles Dalpé et le dernier du genre dans la vie des autres membres de la famille. Car Mathilde, qui a accepté de prendre la relève auprès de son père malade, a mis au point un stratagème pour éliminer son père, elle a longuement préparé cette « minute de vérité » (p. 81) qu'elle a décidé de ne pas différer. Et elle tient parole. C'est la première dimension du drame : le temps présent de l'histoire où Mathilde joue le premier rôle. Chaque heure de ce dimanche est jumelée à un autre dimanche de l'année précédente que le narrateur évoque par analepses (ou retours en arrière). C'est la dimension passée, racontée à l'imparfait. C'est ainsi, par exemple, que l'on apprend que, en janvier 1984, les deux filles Dalpé, bien appuyées par leur mère, ont vainement tenté de placer leur père, incurable, dans une institution spécialisée (chapitre 1), que le médecin a plutôt accepté de le confier pour un mois à un hôpital, etc. Ces retours en arrière aident à mieux comprendre le drame qui se prépare. La troisième dimension, Yolande Grisé l'a bien fait ressortir : elle « impose un ton poétique à la fin de chaque partie qu'elle boucle par un monologue intérieur de l'un ou l'autre des quatre personnages principaux en rapport avec l'action passée ou présente » [4]. S'ils dévoilent les sentiments, pensées, rêves, désirs des protagonistes, ces monologues « créent l'unité dans un texte fragmenté ».

## LES THÈMES

**L'alcoolisme**. C'est le thème principal du roman. L'alcool détruit non seulement la santé et la carrière de Charles Dalpé mais aussi tous les rapports toutes les relations entre les membres de la famille. Par Charles Dalpé, l'alcool est devenu le dieu tutélaire de la maison (p. 95) et contamine tout le monde. Ainsi que le dit Marguerite Duras, « l'alcool, c'est vivre avec la mort à portée de la main ».

**La solitude**. Bien que souvent réunie à l'occasion d'un repas, le dimanche, les membres de la famille Dalpé n'en sont pas moins seuls et n'en souffrent pas moins en raison de la maladie du père.

**L'éclatement de la famille**. Ce thème est la conséquence de l'alcoolisme de Charles Dalpé. La famille n'est plus la même depuis que le père nécessite une surveillance constante. Comme on ne peut le laisser seul, on a dû repenser le mode de vie familial. Mais on a beau se réunir souvent, on ne parvient pas à échanger et à se comprendre. D'ailleurs à l'éclatement de la famille correspond l'incapacité de communiquer : de la femme avec son mari alcoolique, qui n'a plus rien à dire, des filles avec leur mère, des filles avec leur père, des filles avec leurs amants. Point étonnant que le roman ne contienne aucun dialogue, car les personnages sont incapables d'entretenir la conversation, de favoriser les échanges verbaux. Ils s'ennuient donc lors des réunions familiales dominicales, ce qui traduit bien la désagrégation de la famille et le déclin de l'empire patriarcal.

**L'échec**. En raison de la maladie du père, qui contamine toute la famille, les personnages sont tous voués à l'échec, à l'exception peut-être de Mathilde qui va jusqu'au bout de la décision qu'elle a prise pour se libérer et libérer aussi sa sœur et sa mère. Le père est confronté à un échec retentissant en étant d'abord forcé d'interrompre, en raison de son alcoolisme, une carrière qui aurait pu être fort riche. Cet échec transparaît chez Estelle, sa femme, incapable de se remettre de la maladie de son mari, et chez Marie-Paule qui subit, à son tour, une série d'échecs, dont des échecs amoureux répétés.

**Les relations père-fille**. Elles sont au point mort, depuis la maladie du père. Charles, alors professeur et jeune père de famille, a toujours eu un faible pour Mathilde, sa fille cadette qu'il a toujours préférée à Marie-Paule. Mathilde, « obstinée déjà, intransigeante, peu encline à pardonner [...] ne dédaign[ait] pas, le soir venu, ses invitations à partager sa promenade » (p. 51). Les deux s'entendaient bien, mais la maladie du père a détruit cette relation. Mathilde ne comprend plus son père et en même venue à le détester. Quant à Marie-Paule, elle lui en veut surtout de faire souffrir sa mère, d'où le désir (et la décision) de Mathilde de se débarrasser de son père.

**La mort**. Elle est omniprésente et imminente dans *Les dimanches sont mortels*. Mathilde prépare celle de son père avec lucidité car elle rêve de retrouver la paix autour d'elle, le paradis perdu.

**La fuite**. Les personnages fuient un à un leurs responsabilités. Charles fuit dans l'alcool sa médiocrité. Estelle fuit la présence de son mari, dont la conduite l'horripile et la rend folle. Elle se réfugie dans l'alcool à son tour. Mathilde fuit les problèmes familiaux en se réfugiant dans la fumée, les médicaments et la drogue, alors que Marie-Paule tente de s'évader dans les modes alternatives. La fuite est associée au désir de **voyage**, omniprésent dans le roman. Estelle, par exemple, ne manque jamais une occasion de satisfaire ses désirs en s'évadant du foyer familial, ravie d'échapper à son mari (p. 88), tout comme sa fille Mathilde, qui tente de trouver un certain réconfort auprès d'un amant de New York. Charles, lui, a déjà voyagé, en particulier en France, mais il ne voyage « plus maintenant que dans ses rêves et jongleries confuses, reclus dans sa chambre et emporté vers les lointaines nébuleuses par les vapeurs de ses alcools familiers » (p. 88). Jean-Louis projette un voyage d'affaires à Cuba, ce qui l'éloignera de Marie-Paule, avec qui il a pris ses distances.

**L'amour**. Les personnages des *Dimanches sont mortels* sont incapables d'aimer, ne savent pas aimer. Les deux filles ne parviennent pas à garder leurs amants. Estelle et Charles ont oublié depuis longtemps ce qu'est l'amour, car leur couple fonctionne mal : « je te déteste Estelle oh ! combien je hais la fille de son père foulant de sa canne à pommeau d'ivoire les tapis chinois de la rue Oxford » (p. 142). Ils s'ennuient ensemble, ce qui rend impossible leur vie commune.

## LES PERSONNAGES

**Charles Dalpé.** Le père est âgé de 74 ans. Ex-professeur d'histoire à l'Université de Montréal, spécialiste du Régime français, sur lequel il a publié plusieurs ouvrages, et ex-vice-doyen de la Faculté d'histoire, il a dû prendre une retraite prématurée, à 55 ans, en raison de son alcoolisme. D'origine campagnarde, il a défendu dans sa jeunesse des « convictions nationalistes et populistes » (p. 45). Rapidement, il est devenu un « gros bébé maussade et hargneux » qui attend son apéritif avant chaque repas comme un nouveau-né sa tétée. « [N]ourrisson vorace jamais rassasié » (p. 21), il est, aux yeux de Mathilde, pourtant sa préférée, un « [p]ère goule, sangsue obstinée, vampire boulimique (anémique selon le diagnostic médical le plus récent) : il ne se lave plus, ne se rase plus, ne s'habille plus, ne marche plus sans tomber, ne mange plus, entend mal, souffre de confusion mentale » (p. 29) et il a le visage marqué par la couperose (p. 54). Physiquement, il est détruit avec ce « corps qui faisande dans son fauteuil, ces chairs déjà mortes, cet œil éteint derrière le verre

épais » (p. 96). Il attend patiemment la mort tout en dérangeant tout le monde. Pour Jean-Louis, il est le chef d'« une famille à la dérive que Marie-Paule s'épuise à maintenir à flot » (p. 138).

**Estelle**. L'épouse soumise de Charles et la mère de Marie-Paule et de Mathilde est issue d'une famille aisée de Lotbinière. Son père, grand bourgeois, l'avait mise en garde au moment de son mariage, qu'elle regrette évidemment. Dévouée à un mari, à la fois faible et tyrannique, dont elle est à la fois la prisonnière et la geôlière (p. 18), elle n'a jamais cessé de subir les humiliations d'un homme qui, en fait, ne l'a jamais aimée. Fatiguée, écœurée de son mari qui empoisonne son existence, elle s'épuise à courir à gauche et à droite, « à bout de souffle, à la recherche d'une oasis où s'allonger enfin, loin de l'alcool, de la merde et des vomissures » (p. 22). Selon sa fille cadette, c'est une « véritable femme geignarde et acariâtre que la haine dévore. Victime de son impuissance, incapable d'abandonner un alcoolique que ce seul geste aurait peut-être suffi à sauver, lâche et résignée, elle n'a trouvé que l'alcool à portée de la main pour s'enfoncer davantage dans le malheur quotidien » (p. 116). Elle attend, elle aussi, la mort, se gavant de médicaments et se livrant à l'occasion à l'alcool pour oublier son sort. Elle serait encore, selon sa fille, « une mère indigne, condamnée à marcher sur les traces de leur père dont elle aurait par ailleurs favorisé la déchéance » (p. 115).

**Marie-Paule**. C'est la fille aînée du couple Dalpé. Âgée de 28 ans, elle vit au Plateau Mont-Royal avec Jean-Louis, depuis six ans environ, mais ce dernier lui préfère maintenant Annie, « une copine "géniale" qui fait du cinéma » (p. 24). Mal dans sa peau, elle s'adonne à toutes les modes, à toutes les nouveautés. Elle ne s'entend guère avec sa sœur Mathilde, plus autonome, semble-t-il. Elle écrit son journal intime et prépare une thèse sur « Le parricide dans la tradition romanesque », ce qui traduit symboliquement sa difficile relation avec son père. Elle écrit aussi une autobiographie romancée dans laquelle elle espère retracer son itinéraire sentimental avec Jean-Louis (p. 155).

**Mathilde**. Fille cadette de la famille Dalpé, elle a 24 ans et est extrêmement nerveuse, fumant cigarette sur cigarette, voire quelques joints, et buvant beaucoup. Elle a songé à s'ouvrir une boutique de vêtements, avec l'aide financière de sa mère, mais semble avoir oublié l'idée. Bien que la préférée de son père, avec qui elle a connu une enfance heureuse, presque incestueuse, elle en est venue à lui vouer une haine marquée. Elle ne s'approche plus de lui qu'avec répugnance. « Seule la mort viendra la délivrer de cet homme qui pèse sur leur vie de tout son poids et les presse comme des citrons amers » (p. 26). Tuer son père lui pèse, certes, car elle n'avait pas compté sur « [l]e temps. Elle avait tout prévu sauf le temps, l'écoulement parcimonieux du temps, les heures qui tombent goutte à goutte, l'échéance sans cesse différée » (p. 165). Elle n'aime pas le Québec et son hiver trop rigoureux et rêve de pays chauds.

**Jean-Louis**. Compagnon de vie de Marie-Paule, il la quitte, à 31 ans, pour Annie avec qui il semble plus heureux. Selon Mathilde, il « serait un imbécile infatué de son image, un gars correct, progressiste, féministe, internationaliste, terriblement ennuyeux en fait, incapable de la moindre idée personnelle, englué jusqu'au cou dans les stéréotypes actuels ; petit cinéaste qui réfléchit les clichés ambiants dans ses productions raisonneuses, maladroites, et d'une fadeur telle que seul un grand bol de tisane paraîtrait aussi insipide » (p. 114-115). Il tente d'aider Marie-Paule dans cette tragique aventure familiale pour qu'elle en ressorte grandie, autonome.

## Le sens du roman

Avec *Les dimanches sont mortels*, Francine D'Amour a voulu montrer les ravages de l'alcool et les tensions qu'il provoque dans une famille québécoise à l'aise, qu'elle semble bien connaître de par la réalisme dont elle fait preuve tout au long de son premier roman. *Les dimanches sont mortels* est une œuvre éminemment sociale qui s'intéresse aux rapports entre les êtres, ici entre les membres d'une même famille, entre un père ivrogne et l'une de ses filles, en particulier, qui refuse une telle déchéance. Francine D'Amour décrit sans complaisance cette déchéance quasi inhumaine d'un homme jadis un ange, un oiseau du paradis, devenu en quelques années, sous l'effet nocif de l'alcool, un « cormoran aptère » (p. 71). Elle s'est aussi intéressée à la figure imposante, monstrueuse du père en se servant de l'alcool comme prétexte à amplifier cette figure de l'homme perdant en quelque sorte, comme l'avait fait avant elle Claire Martin dans les deux tomes de ses mémoires, *Dans un gant de fer* (sous-titré *La joue gauche)*, et *La joue droite*, au milieu des années 1960.

**Notes**

1. Montréal, L'Hexagone (Typo, 89), 1994, 180[1] p. [Première édition : Montréal, Guérin, 1987, 185 p.].
2. Réginald Martel, « Une perle dans l'huître bien grasse des premiers romans. *Les dimanches sont mortels* de Francine D'Amour », *La Presse*, 12 décembre 1987, p. J. 1-2 [v. p. J-1].
3. Jean Éthier-Blais, « Une famille dévorée par l'ennui et le néant de vies inutiles », *Le Devoir*, 18 juin 1988, p. D-2.
4. Yolande Grisé, « Parricide en hiver », *Lettres québécoises*, 49 (printemps 1988), p. 34-35 [v. p. 35].